

Simonetta Greggio

Dolce Vita (1959-1979)

Peut-on encore écrire des romans ? Comment peut-on encore trouver un titre ? Tout semble avoir été dit, fait, expérimenté, et tous les titres du monde paraissent avoir épuisé le stock de la créativité.

Répondre à ces questions revient à pénétrer le miraculeux travail qu'accomplit la littérature. Dans son exploration de l'homme et du monde, elle travaille les mots d'une façon telle que des sens nouveaux toujours surgissent.

« *Dolce Vita (1959-1979)* », titre simple, connoté, efficace par sa simplicité et ses connotations ; ses balises historiques aussi. Fellini, la fontaine de Trevi, Anita Ekberg surgissent aussitôt, suivis par le cortège des douceurs latines, des audaces romaines.

Simonetta Greggio nous happe par ce titre fort et nous entraîne dans un malstrom savamment organisé, dont le mouvement épouse des décennies de la vie italienne. De vies culturelle, sociale et politique. Libération du corps et trafic d'influences s'y mêlent, s'emmêlent. On a vu fréquemment vu Simonetta Greggio sur les écrans de télévision, ce qui est heureux. Il est pourtant regrettable que l'on considère trop souvent son livre comme un simple témoignage sociologique. Ne voir que cet aspect du texte revient à édulcorer, à gommer le très beau travail littéraire accompli. Ce roman prouve que le genre n'en finit pas de se métamorphoser afin de trouver de nouvelles voies d'exploration du monde et du mode narratif.

Bien entendu, tout commence avec le film de Fellini, sa préparation, sa conception et son accueil. Choc culturel. Le corps s'impose désormais dans la vie italienne, avec sa plénitude et sa sensualité latente et explosive. Le corps déchire les voiles de catholicité dans lesquels on l'a enrubanné. Le corps exulte, enfin. Néanmoins, la libération ne va pas sans déviation ni perversion ; la douleur s'impose dans la chair même ; l'émancipation peut également engendrer le vide existentiel.

Deux personnages se dégagent du récit : le prince Malo. L'auteur saisit cet aristocrate aux mœurs dites dissolues (ne sont-elles pas tout simplement désespérées ?) en pleine confession. L'autre ombre récurrente est celle de Pier Paolo Pasolini, celui qui savait, celui qui avait saisi les nœuds et entrelacs religieux-politico-financiers où se tramaient les œuvres de déstabilisation, cette avant-garde propice aux coups d'état. Défilent à travers leurs propos la loge P2, les services secrets, Monseigneur Marcinkus et tant d'autres, manipulateurs, manipulés, poseurs de bombes, tous protagonistes des années de plomb.

Le livre se déroule comme un film, il emprunte à l'écriture cinématographique rythmes et techniques et donne ainsi au roman une densité fragmentée, toujours à reconstruire ; une profondeur morcelée. Comme au cinéma les personnages viennent occuper un premier plan, puis ils se fondent dans le paysage, laissant émerger un acteur que l'on croyait perdu sur un coin de la toile. Le montage des chapitres procède par des fondus enchaînés, et chaque plan adopte un style différent allant de la confession lasse au procès-verbal, en passant par des montages d'interviews.

Les techniques cinématographiques ont changé notre regard, nous savons reconstruire un récit qui s'élabore par montages-cuts, qui s'appuie sur des flash-back. Simonetta Greggio intègre ce mode de création dans son élaboration narrative. Nous sommes à la fois envoûtés, portés par la densité de ce récit et tenus, intellectuellement, de réorganiser cette fresque de la vie italienne. En fait, de notre vie.

Le lecteur trouve ici son plaisir dans une participation permanente à la création du sens. Oui, décidément oui, tout roman est un roman de formation. Un roman en formation.

Yves Ughes.